

ROMAN JAKOBSON  
CLAUDE LÉVI-STRAUSS

CORRESPONDANCE

1942-1982

A black and white photograph at the bottom of the cover features two men in profile, facing each other. On the left is Roman Jakobson, and on the right is Claude Lévi-Strauss, who is wearing glasses and has his hand to his chin in a thoughtful pose. The background is dark, making the subjects stand out.

Inédit

LA LIBRAIRIE  
DU XXI<sup>e</sup> SIÈCLE

SEUIL



LA LIBRAIRIE DU XXI<sup>e</sup> SIÈCLE

Collection  
dirigée par Maurice Olender



Roman Jakobson  
Claude Lévi-Strauss

# Correspondance

1942-1982

PRÉFACÉ, ÉDITÉ ET ANNOTÉ  
PAR EMMANUELLE LOYER  
ET PATRICE MANIGLIER

Éditions du Seuil

Comme pour les cinq titres posthumes précédents de Claude Lévi-Strauss dans « La Librairie du XXI<sup>e</sup> siècle », ce volume, qui publie quarante ans de *Correspondance* avec Roman Jakobson, n'aurait jamais vu le jour sans l'enthousiasme de Monique Lévi-Strauss – et l'acribie de son regard sur chaque mot.

En acceptant d'éditer, de préfacier et d'annoter l'ensemble de ce volume avec ses annexes, Emmanuelle Loyer et Patrice Maniglier restituent à chacune de ces lettres ses divers contextes scientifiques, historiques, politiques et sensibles.

La plupart des lettres de Roman Jakobson ont été traduites de l'anglais par Patrice Maniglier.

Sans leur action conjuguée à tous trois, ce volume ne serait pas.

Maurice Olender

ISBN 978-2-02-122029-2

© Éditions du Seuil, mai 2018

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

*En guise d'exergue un poème*

Charles Baudelaire

Les chats

Les amoureux fervents et les savants austères  
Aiment également, dans leur mûre saison,  
Les chats puissants et doux, orgueil de la maison,  
Qui comme eux sont frileux et comme eux sédentaires.

Amis de la science et de la volupté,  
Ils cherchent le silence et l'horreur des ténèbres ;  
L'Érèbe les eût pris pour ses coursiers funèbres,  
S'ils pouvaient au servage incliner leur fierté.

Ils prennent en songeant les nobles attitudes  
Des grands sphinx allongés au fond des solitudes,  
Qui semblent s'endormir dans un rêve sans fin ;

Leurs reins féconds sont pleins d'étincelles magiques,  
Et des parcelles d'or, ainsi qu'un sable fin,  
Étoilent vaguement leurs prunelles mystiques.





## Préface

### La cristallisation structuraliste

*À Monique Lévi-Strauss*

Les amoureux fervents et les savants austères, s'ils aiment également, comme l'assure le poète, les chats puissants et doux, n'auront peut-être pas à attendre leur mûre saison pour aimer tout autant ces deux savants ardents, amples et précis, dont nous publions ici la correspondance inédite. Car la science et la volupté, la formalisation et la poésie, les douceurs du mathème et les rigueurs du poème, se conjoignent dans leurs œuvres respectives avec la même force qu'elles les ont précipités l'un vers l'autre parce qu'il faut bien appeler un coup de foudre, et elles les soutiendront dans une amitié qui ne s'achèvera qu'avec la mort. Le linguiste Roman Jakobson (1896-1982) et l'anthropologue Claude Lévi-Strauss (1908-2009), ces deux grands sphinx des sciences sociales du xx<sup>e</sup> siècle, furent, plus que bien d'autres, des médiateurs entre l'abstraction de la science et l'expérience concrète. Ils ressemblent en cela précisément aux chats de Baudelaire, médiateurs entre le quotidien et le mystère, l'idéal et le réel, du moins si l'on en croit l'analyse que les deux amis eux-mêmes ont donnée du sonnet éponyme dans l'unique œuvre qu'ils ont signée de leurs deux noms<sup>1</sup>.

1. « "Les chats" de Charles Baudelaire », *L'Homme*, vol. 2, n° 1, 1962, p. 5-21. Ce texte célèbre est républié ici en annexe 1, avec un ensemble d'autres écrits.

Tout le sens de leur rencontre tient dans cette opération de médiation continuée. C'est un des mérites de cette correspondance de nous le faire sentir et de nous permettre ainsi de mieux pénétrer un des moments scientifiques les plus importants du siècle dernier. Car cette rencontre se confond avec la naissance d'un « paradigme » scientifique, c'est-à-dire d'une certaine notion de la pratique scientifique qui va traverser les disciplines et mettre en jeu à peu près toutes les catégories fondamentales qui soutiennent notre vie. Ce paradigme, c'est, bien sûr, le « structuralisme ». Ce seul mot évoque d'austères méthodologies, de froides abstractions, des formes réduites à leur squelette et la dissection des expériences humaines les plus précieuses en algorithmes glacés, en bits et en graphes. On a accusé le structuralisme de bien des maux, et notamment d'être l'expression scientifique d'une pensée technocratique, où tout dans l'homme serait calculable, où les affres pathétiques par lesquelles nous fabriquons, lutte après lutte, nos vies improbables viendraient se répartir bêtement, sous l'œil du savant. Mais on verra en lisant cette correspondance que les deux fauves du structuralisme peuvent s'enthousiasmer tout autant pour la théorie mathématique des jeux, la cybernétique ou la réduction du langage humain à une « chaîne de Markov » que pour un terme de parenté slave étrange, un poème de du Bellay, une épopée médiévale russe, une divinité des Indiens de la côte nord-ouest du continent américain ou quelques champignons rares.

Ce n'est pas par hasard que la correspondance entre ces deux parangons supposés du scientisme commence par des contrepèteries et s'achève par des synesthésies<sup>1</sup> ! Le curieux, le singulier, l'exceptionnel passionnent les deux hommes autant que le général, le régulier et même si possible l'universel. Dans l'éloge qu'il fera

1. Rappelons que les premières sont une forme de plaisanterie qui consiste à glisser un propos (généralement obscène) dans une phrase apparemment anodine qui évoque celui-ci à une permutation près entre deux phonèmes. Ainsi, pour rester dans le registre « décent » que privilégie Claude Lévi-Strauss, d'*un pot sale – un sot pâle* (voir la lettre du 6 avril 1942). La synesthésie, quant à elle, est un phénomène associant plusieurs sens – ainsi des couleurs aux voyelles, aux lettres ou aux chiffres en général (voir la lettre du 11 octobre 1974).

de Lévi-Strauss pour son soixante-dixième anniversaire, il est frappant de noter que Jakobson insistera sur cet aspect : concilier le sens de la variation et la recherche des invariants, ne pas opposer la passion pour le singulier, le différent, l'unique, et le souci des formes universelles – bref, la science et l'expérience, le concept et la sensation, la vérité et la vie<sup>1</sup>. La solution, notera le linguiste, est claire – et c'est à Lévi-Strauss qu'il l'attribue : elle consiste à faire de ces fameuses structures invariantes rien d'autre que des matrices de variation, c'est-à-dire des mécanismes qui engendrent la différence au lieu de la réduire. Nous n'avons rien en commun sinon ce qui nous fait différer les uns des autres ! Et cela, non seulement au sein de l'humanité, mais bien jusque dans l'immense concert de la diversité biologique et cosmique. Saisir notre place dans ce jeu de variations, c'est nous comprendre nous-mêmes – et telle est la tâche la plus haute des sciences humaines : nous permettre de mieux sentir notre singularité par la manière même dont nous prenons place, par différence, dans le système des variantes qui nous situe et nous constitue.

## Le cours de deux vies

On n'a peut-être pas assez dit combien l'amitié, avec ces puissants transferts affectifs qu'elle permet entre deux personnes, contribue secrètement mais décisivement à faire l'histoire des sciences – et peut-être l'histoire tout court<sup>2</sup>. Roman Jakobson et Claude Lévi-Strauss se sont rencontrés à New York, où ils s'étaient réfugiés depuis 1941. La date exacte nous échappe. Mais on sait que cette rencontre fut, pour tous deux, une révélation. Chacun la raconta à sa manière. L'ethnologue français, encore jeune, 34 ans, séparé de sa première femme, a quitté la France de Vichy, proscrit par la

1. Cf. Roman Jakobson, « *Dear Claude, cher Maître* » (1978), in Marshall Blonsky (dir.), *On Signs: A Semiotic Reader*, Baltimore (Md.), Johns Hopkins University Press, 1985, p. 184-188. (Traduction inédite en annexe 7.)

2. Jean-Charles Darmon et Françoise Waquet (dir.), *L'Amitié et les Sciences. De Descartes à Lévi-Strauss*, Paris, Hermann, 2010.

législation antisémite; le linguiste russe, 46 ans, a déjà plusieurs expatriations derrière lui, de la Russie des soviets en 1920, puis de Prague en 1939 et enfin de l'Europe tout entière sous le joug nazi en 1941. Lévi-Strauss est un taiseux, un sobre, un solitaire, tandis que son aîné de douze ans est connu pour sa conversation profuse jusque tard dans la nuit, son goût pour l'amitié, son exubérance, montrant une résistance à l'alcool que son cadet est loin d'égalier... Ces tempéraments opposés, comme les deux faces d'une même médaille, forgent un lien de fraternité durable où le grand frère n'est pas nécessairement le plus âgé. Tous deux auront trois épouses. Il est question ici des deux dernières pour chaque couple, Svatava Pírková et Krystyna Pomorska, du côté de Jakobson; Rose-Marie Ullmo et Monique Roman du côté de Lévi-Strauss.

Monique Roman, devenue Lévi-Strauss, se souvient<sup>1</sup>: dans les années 1950, lorsque Jakobson venait dîner chez eux, la conversation fusait et s'éternisait souvent par des récitals de poèmes que les deux hommes connaissaient par cœur. Le Français avait une culture classique (les tragédies du Grand Siècle et la poésie française) et le Russe à sa disposition plusieurs langues et une mémoire vive colossale qui lui permettait de scander la poésie médiévale tchèque, russe ou polonaise, tout aussi bien que française ou anglaise. L'analyse commune qu'ils proposèrent, en 1962, du poème de Baudelaire « Les chats » trouve sa condition dans ce gisement commun de la mémoire littéraire européenne. N'oublions pas que ces « conversations substantielles »<sup>2</sup>, dont Jakobson se languit à plusieurs reprises, représentent les pleins de leur amitié, dont les déliés sont les lettres ici présentées. Elles sont à la fois le vestige et le substitut de ces rencontres et de ces conversations à bâtons rompus, qui, au cours des années et l'âge avançant, se raréfièrent, sans que leur halo ne s'efface.

Ces hommes de l'écrit partagèrent donc une oralité heureuse. Mais séparés à partir de 1947, Lévi-Strauss de retour à Paris et Jakobson établi à New York d'abord, puis à Cambridge (Mass.),

1. Entretien avec Monique Lévi-Strauss, octobre 2017.

2. Lettre du 3 juin 1960.

ils entretenirent une correspondance amicale et savante, alimentée par de multiples réflexions, risquant des hypothèses, se demandant des petits ou grands services, des livres rares à trouver dans telle ou telle bibliothèque, des articles à reproduire; entre Boston et Paris, les ouvrages circulent, ceux des autres d'abord, les leurs bientôt, les tirés à part, pièces maîtresses de la science en marche, des revues, des références et aussi des ragots. Alors qu'Internet n'existe pas, chacun sert à l'autre d'homme-ressource, de bibliothèque vivante, généreux de leur grande (et presque exhaustive, chacun dans son champ) érudition ainsi que de leur connaissance intime du petit monde de la science sociale internationale. Par la bande, cette correspondance donnera donc aussi à voir les tuyaux de la connaissance telle qu'elle s'élaborait dans le deuxième tiers du xx<sup>e</sup> siècle.

Mais elle nous donne également à observer en direct et en pratique la cristallisation du paradigme structuraliste. Il faudra y revenir en détail. Notons d'emblée cependant qu'une des premières lettres (du 7 juillet 1942) nous fait découvrir un Lévi-Strauss dans « une passe de désespoir », incapable de débrouiller l'infinité des logiques de parenté qu'il a collectées: « Elles doivent [...] avoir une raison, même si cette raison n'est pas raisonnable. » Là gît une des convictions de ce qu'on aime à nommer le structuralisme. Cette correspondance rayonne tout entière de cette conviction. Dans ses moments les plus fiévreux, elle est un écrin sur lequel les deux hommes cherchent à hisser la beauté cristalline de ce qu'ils appellent les « structures » – ces règles délicates et complexes que les sociétés adoptent inconsciemment et qui finissent par former le tissu de leur vie spirituelle ou de ce qu'on appelle « la culture ». C'est pourquoi ces échanges épistolaires sont une contribution à l'histoire intellectuelle du xx<sup>e</sup> siècle à l'échelle internationale: la Genève de Ferdinand de Saussure des années 1900, la Prague du Cercle linguistique fondé par Jakobson en 1926, le New York des exilés et de la Seconde Guerre mondiale, le Paris du structuralisme triomphant des années 1960 et le Massachusetts Institute of Technology (MIT) de Cambridge sont les points cardinaux de cette déjà longue histoire du structuralisme, dont il vaut la peine

de connaître plus précisément ce qu'elle fut, afin de donner aux lectrices et aux lecteurs quelques clés pour mieux profiter de cette correspondance savante, où le savoir partagé est souvent implicite.

Mais restons pour le moment à New York en 1942. Lévi-Strauss et Jakobson ont bénéficié d'un programme de sauvetage des universitaires menacés, financé par la fondation Rockefeller, qui leur assure un salaire pendant un an, renouvelable une fois (environ 200 dollars par mois pour un célibataire<sup>1</sup>). À leur arrivée en 1941, ils sont affectés comme professeurs dans une institution originale, née en 1917 et dirigée alors par Alvin Johnson, la *New School for Social Research*, dont la *graduate faculty* comprend déjà de nombreux professeurs exilés, surtout germanophones. C'est une université liée à la gauche libérale américaine et pourvoyant, au cœur de Manhattan, à Greenwich Village, des cours de sciences sociales, des séminaires de pratique artistique, dans un but de formation permanente. Lévi-Strauss et Jakobson y enseignent en anglais – après une période de tâtonnement pour le premier, qui n'est pas familier de cette langue. Le 7 février 1942 est créée, au sein de la *New School*, l'École libre des hautes études, qui rassemble l'essentiel des universitaires francophones réfugiés. C'est une initiative de science militante émanant principalement des milieux de la France libre, mais aussi des gouvernements belge et tchécoslovaque en exil<sup>2</sup>. Il s'agit de montrer que, de même que la France n'est pas morte et que son cœur bat à Londres, la science de langue française rayonne encore de tous ses feux sur les gratte-ciel du Nouveau Monde... Le jeune ethnologue français, encore socialiste à cette date, est modérément enthousiasmé par ce projet, porté par le médiéviste Gustave Cohen et le juriste français d'origine russe Boris Mirkine-Guetzevitch, mais aussi par le byzantinologue belge Henri Grégoire, le philosophe français Jacques Maritain, qui, après Henri Focillon, en deviendra le président. Lévi-Strauss va pourtant y participer, et de plus en plus activement : après avoir

1. L'équivalent, en termes de pouvoir d'achat, à un peu plus de 2200 euros aujourd'hui.

2. C'est pourquoi Jakobson, ayant acquis la nationalité tchèque en 1937, peut y prendre part.

une première fois décliné l'offre d'en être le secrétaire général, au profit du philosophe Alexandre Koyré, il le deviendra finalement en 1944, à un moment de crise de l'institution<sup>1</sup>.

C'est donc l'École libre des hautes études, mi-université, mi-Collège de France, qui abrite la rencontre entre Lévi-Strauss et Jakobson. Tous deux y font des cours « ouverts » mais aussi des « séminaires » fermés (de quelques personnes pas plus). Chacun fréquente celui de l'autre pendant toute l'année scolaire 1942-1943 et sans doute après<sup>2</sup>. Par-delà son indiscutable fonction de porte-bannière d'une France qui entend rester debout, pour reprendre la métaphore gaulliste chère à certains professeurs<sup>3</sup>, l'École devient aussi, pour la postérité, un lieu de production savante par l'espèce de fertilisation transdisciplinaire obligée de l'exil.

En 1944, le destin de l'École libre des hautes études est tiraillé entre deux attitudes possibles : la première considère qu'avec la fin de la guerre, l'École n'a plus de raison d'être, sa fonction politique étant première, et qu'il faut la dissoudre ; la seconde pense que l'École a vocation à perdurer dans le paysage académique américain, à condition d'abandonner tout ancrage partisan (c'est-à-dire son affiliation « France libre »). C'est en tant que représentant du premier camp que Claude Lévi-Strauss succède à Alexandre Koyré comme secrétaire général de l'École libre des hautes études. Il agira en ce sens durant les quelques mois qu'il passe à Paris entre janvier et juin 1945, tout en se préoccupant du retour des exilés francophones dans la vie savante européenne (le sien et celui de Jakobson notamment).

1. Dans une des brochures de l'École libre des hautes études, quatre visages sont mis à l'honneur : Mirkine, Grégoire, Lévi-Strauss, Koyré. Cf. Emmanuelle Loyer, *Lévi-Strauss*, Paris, Flammarion, 2016, p. 286 sq.

2. Ces faits sont rapportés par Lévi-Strauss lui-même dans la préface qu'il fit aux *Six Leçons sur le son et le sens*, Paris, Minuit, 1976, p. 7-18, édition des conférences prononcées par Jakobson en 1942-1943 à l'École libre des hautes études, auxquelles il assista en auditeur d'abord, puis en disciple, précise-t-il, près de trente ans après, encore sous le coup de « l'excitation » ressentie alors. La préface de Lévi-Strauss est reprise sous le titre « Les leçons de la linguistique » dans *Le Regard éloigné*, Paris, Plon, 1983, chap. 9.

3. L'École libre des hautes études fut saluée par le général de Gaulle, « magnifique création française réalisée au moment où soufflait au plus fort la tempête du désespoir » (*Discours et messages*, t. 1, Paris, Plon, 1970, p. 335).

Toutefois, cette réintégration, dont Lévi-Strauss commence à mesurer les difficultés<sup>1</sup>, n'est pas tout de suite d'actualité. Jakobson réussit à décrocher une bourse de la fondation Guggenheim qui le met à l'abri pendant quelques années, en restant néanmoins rattaché à l'université Columbia. De son côté, Lévi-Strauss veut rester à New York pour achever sa thèse sur les « structures élémentaires de la parenté », dont la documentation est fondée sur son terrain brésilien mais aussi et surtout sur les collections des « Americana » de la New York Public Library<sup>2</sup>. Grâce à l'amitié d'Henri Seyrig, premier titulaire du poste, et à la confiance d'Henri Laugier, responsable et fondateur de la nouvelle direction des relations culturelles au Quai d'Orsay, Lévi-Strauss devient le deuxième conseiller culturel près l'ambassade de France, à partir de janvier 1946. De son bureau, prestigieusement situé sur la Cinquième Avenue, face à Central Park, Lévi-Strauss est à l'initiative d'un nouveau type d'échanges culturels, plus réciproques, qui fait rupture avec l'ancienne politique de « rayonnement » du Service des œuvres de l'entre-deux-guerres.

À partir de l'automne 1947, la correspondance se fait plus dense car la séparation s'avère, en fait, définitive. Jakobson, dont l'ancrage national est beaucoup plus compliqué – il est russe mais a pris la nationalité tchèque en 1937 – que celui de Lévi-Strauss, restera en Amérique du Nord jusqu'à sa mort (bien qu'il exprime lui aussi des velléités de rentrer en Europe) : à New York jusqu'en 1949, puis à Cambridge (Mass.), où il est recruté comme professeur à l'université Harvard, puis conjointement comme professeur associé au MIT à partir de 1957. Il semble y trouver un climat intellectuel propice, comme l'expriment à foison les lettres de la première moitié des années 1950.

En revanche, Lévi-Strauss va d'échec en échec sur le plan professionnel. Lui échappent tour à tour la succession de Paul Rivet à la direction du musée de l'Homme, qu'il pouvait légitimement

1. Voir la lettre du 19 janvier 1945.

2. Littérature savante accumulée sur les Indiens d'Amérique du Nord et constituée d'écrits ethnologiques, de grandes collections, ainsi que de récits d'explorateurs et de missionnaires.



briguer, puis le Collège de France une première fois en 1949, une seconde en 1950, mettant fin – pour un temps – à toute ambition et à toute volonté de « faire carrière », comme il l'écrit dans une lettre poignante du 15 mars 1951. La crise professionnelle est d'autant plus douloureuse qu'elle est contemporaine d'une crise personnelle dont la correspondance enregistre les effets – la séparation avec Rose-Marie Ullmo – sans s'étendre sur ses causes. Les deux hommes cultivent une grande pudeur à l'égard de leurs états d'âme amoureux et, si l'émerveillement surgit, il porte davantage sur les ébats de l'amitié que de l'amour, l'extraordinaire télépathie théorique que note Jakobson à plusieurs reprises et qui met en branle leurs esprits au même moment dans la même direction<sup>1</sup>.

En effet, le début des années 1950 est marqué, pour les deux compères, par une grande effervescence intellectuelle autour d'un programme d'interdisciplinarité scientifique fort associant psychologie, logique, anthropologie, physiologie, sciences cognitives et mathématiques. Roman Jakobson, désormais en place, entre Harvard et les ingénieurs mathématiciens du MIT, épouse l'ambition d'une vaste théorie de la communication. Claude Lévi-Strauss commence à se consacrer aux mythologies amérindiennes dans le cours qu'il donne, à partir de 1951, à la V<sup>e</sup> section (sciences religieuses) de l'École pratique des hautes études. Il assume, d'autre part, le secrétariat général du Conseil international des sciences sociales à l'Unesco à partir de 1953, ce qui lui assure une grande latitude d'action et de proposition en matière de rencontre scientifique – entre les sciences sociales et les mathématiques par exemple. Tous deux, de chaque côté de l'océan, font des rêves de laboratoires qui pourraient unifier le champ des sciences sociales autour d'un même paradigme, celui des « recherches structurales ». Ce moment de *Big Science* est un moment américain. Tout en habitant à Paris, Lévi-Strauss se rend régulièrement outre-Atlantique pour des colloques. Au début des années 1950, il est

1. Ainsi, dans une lettre du 14 septembre 1949, regrette-t-il de ne pas avoir son ami près de lui pour qu'ils puissent se servir « de réveil l'un à l'autre », puis, dans une autre, du 13 avril 1950, il se dit « émerveillé » de la synchronie avec laquelle leurs « deux esprits travaillent simultanément dans la même direction ».

évident que sa reconnaissance internationale est beaucoup plus vive que sa reconnaissance française. Pour autant, l'anthropologue résiste aux sirènes de l'Amérique et au complot amical de Jakobson, qui dans les années 1952-1953 rêve de constituer une *dream team* structuraliste en faisant venir son « frère » Claude à Harvard. Une offre exceptionnellement avantageuse parvient de Cambridge chez l'anthropologue français en décembre 1953. Il n'ira pas. Retenu par des attachements familiaux, une certaine répugnance à la vie de campus et un dégoût pour l'ambiance politique maccarthyste qui règne en ces années-là aux États-Unis, Lévi-Strauss décline poliment mais fermement la proposition.

Entre 1954 et 1958, nous n'avons aucune lettre. Pourquoi ? Peut-être certaines ont-elles été perdues, mais après l'échec du « transfert » américain de Lévi-Strauss, après également une sensible irritation de Jakobson liée à la non-publication d'un séminaire conçu en commun<sup>1</sup>, une certaine décreue est perceptible. Quelles qu'en soient les raisons – et la part du hasard des archives épistolaires –, cet intervalle de quatre ans a radicalement changé la position, sinon de Jakobson, du moins de Lévi-Strauss : la publication de *Tristes Tropiques* en 1955 fait de lui un auteur à succès et un penseur qui compte dans le monde intellectuel français de l'époque. Par ailleurs, l'élection au Collège de France – la chaire est créée pour lui en novembre 1958, « présent pour [s]on cinquantième anniversaire », comme il l'écrit à Jakobson<sup>2</sup> – transforme également son statut académique.

Désormais, Claude Lévi-Strauss, entre la capitale parisienne et la Bourgogne, où il acquiert en 1964 une villégiature qui l'accueille à chaque vacance scolaire (Lignerolles, en Côte-d'Or), s'installe dans une sédentarité voulue, heureuse et surtout laborieuse car c'est le grand moment de rédaction des deux mille pages des *Mythologiques* (1964-1971). Quant à Jakobson, il mène la vie trépidante d'un universitaire américain de renom dans un milieu linguistique et sémiologique très internationalisé ; il multiplie les colloques, les

1. Voir les lettres des 6 et 13 mars 1954.

2. Lettre du 26 décembre 1958.

symposiums, toujours enthousiaste et plein d'espérance savante, revenant chaque année en Europe à l'été ou à l'automne. Étrange oiseau migrateur allant de Varsovie à Stanford, faisant même étape au Groenland, pays « polaire sans compromis<sup>1</sup> ». . . Là encore, dans ce rapport contraire à la mobilité, les deux hommes fonctionnent comme deux jumeaux inversés qui, pourtant, se rejoignent dans l'œuvre accomplie et qui reste à accomplir.

Car les années 1960 sont celles du structuralisme triomphant à Paris. Lévi-Strauss s'en émeut assez peu. Il note avec humour et une certaine perspicacité que le structuralisme « devient doctrine officielle » et qu'« on lui en fera vite grief »<sup>2</sup>. Nous sommes en 1968 ! Face à l'inflation du terme, les deux hommes poursuivent un dialogue serré avec Émile Benveniste et Georges Dumézil, professeurs au Collège de France, et, par ailleurs, une sociabilité amicale partagée avec Jacques et Sylvia Lacan, les Merleau-Ponty (jusqu'à la mort brutale de Maurice, en 1961), les Koyré (connus à New York), ainsi que Michel et Louise Leiris. Mais l'essentiel est ailleurs : pour Lévi-Strauss, c'est le temps d'une longue plongée solitaire dans les eaux profondes des mythologies amérindiennes qui se concrétise, tous les deux ans ou presque, par la publication d'un fort volume des *Mythologiques: Le cru et le cuit* (1964), *Du miel aux cendres* (1966), *L'origine des manières de table* (1968), *L'homme nu* (1971) – avec un retentissement national et bientôt international considérable. Pour Jakobson, les vingt et quelques dernières années de sa vie sont en partie consacrées à la poursuite et au rassemblement d'une œuvre gigantesque, dispersée à tous vents, sous forme d'articles en différentes langues. La publication par l'éditeur savant hollandais Mouton de Gruyter de ses *Selected Writings* est une tâche de bénédictin : cinq volumes paraîtront du vivant de Jakobson et quatre autres à titre posthume. Les deux hommes accueillent avec intérêt et une admiration réciproque les productions de l'autre, lecteurs toujours vigilants et également soucieux de la tenue de la langue des sciences sociales et des défis

1. Lettre du 3 octobre 1960.

2. Lettre du 23 janvier 1968.

de la traduction. Jakobson profite d'ailleurs du climat intellectuel favorable en France : un jeune étudiant de Lévi-Strauss, Nicolas Ruwet, traduit en 1963 les *Essais de linguistique générale*<sup>1</sup>, recueil en deux volumes d'articles qu'il va préfacer. Grâce à cet ouvrage, Jakobson rencontre une attention publique dépassant largement les cercles étroits des linguistes universitaires. On trouve trace de cette notoriété nouvelle dans la correspondance et à travers les nombreuses apparitions que, seuls ou ensemble, les deux hommes feront dans l'espace médiatique, dans la presse à relativement grand public ou à la télévision<sup>2</sup>.

Mais cette correspondance au long cours échappe au destin d'une simple bibliographie commentée par le caractère véritablement sentimental qui anime les deux protagonistes à l'érudition parfois saugrenue, excessive, déployée tous azimuts – avec le plus grand sérieux et une sincérité d'inspiration intacte. Ainsi Lévi-Strauss demande-t-il à son ami s'il a une idée quelconque de la raison pour laquelle « le Talmud prescrit qu'il faut faire cuire l'orge *en criant* et les lentilles *en silence*<sup>3</sup> ». Et Roman Jakobson de confier son ignorance, mais de promettre de consulter immédiatement le meilleur talmudiste au monde... Sentimentale aussi, cette correspondance l'est par la fidélité scrupuleuse aux dates anniversaires. Lévi-Strauss y a toujours été sensible. Le début de sa leçon inaugurale au Collège de France est une digression vertigineuse sur le chiffre 8 et les années de naissance de ses prédécesseurs (et de la sienne, en 1908), hommage à la pensée superstitieuse. Superstitieux, donc, les deux hommes se souhaitent leurs anniversaires respectifs par un petit mot, un télégramme. Pour leurs vingt ans d'amitié, ils s'offrent comme cadeau l'analyse écrite à quatre mains du sonnet « Les chats » de Baudelaire. Enfin, pour les soixante-dix ans de Jakobson, Lévi-Strauss lui fait une déclaration à sa manière,

1. Paris, Minuit, 1963.

2. Voir notamment les textes que nous republions en annexe et qui témoignent de cette faveur publique du structuralisme lorsqu'elle associe les deux amis : « La linguistique va-t-elle devenir la science des sciences ? » (annexe 2) ; « Vivre et parler » (annexe 3) ; « Roman Jakobson : histoire d'une amitié » (annexe 5).

3. Lettre du 26 décembre 1958.





RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL  
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI  
DÉPÔT LÉGAL : MAI 2018. N° I 22028 (000000)  
IMPRIMÉ EN FRANCE